

# La république des oiseaux

Par Jean-Michel POLGE

## *Paris*

La pluie avait cessé et le vent qui fraîchissait déchirait peu à peu le plafond nuageux. Plus loin, de petits coins de ciel bleu commençaient à colorer le gris uniforme.

Césarine bouscula ses dernières hésitations et poussa l'appareil sur l'aire d'entretien avant de refermer la porte du petit hangar. Elle ne se faisait pas d'illusions : après quatre journées et cinq nuits de précipitations ininterrompues, la piste en pente serait inutilisable pendant près d'une semaine. Bien content déjà s'il n'y fallait pas passer plusieurs heures pour la remise en état.

Machinalement, elle refit le tour de l'autogire pour une visite pré-vol supplémentaire, plus pour passer le temps que pour la sécurité. Cet exercice la gonflait toujours d'un certain orgueil ; elle était très fière de ce tas de ferraille, comme elle l'appelait, qu'elle avait conçu et construit de ses mains dans la plus pure tradition familiale.

Il faut dire qu'avec ses quarante trois kilos, elle partait avec un avantage certain. L'ancêtre prenait toujours son parti quand sa mère essayait de lui faire finir son assiette. Il prétendait que c'était un facteur d'adaptation que les scientifiques de la République des Oiseaux avaient mis en évidence depuis quelques années. Avec son quintal issu des nécessités du siècle précédent, il savait de quoi il parlait.

Un coup d'œil au badin lui révéla ce qu'elle avait déjà pressenti. Le vent passait les cinquante kilomètres-heure dans les rafales. Il allait falloir jouer serré. Elle se sangla dans le harnais, vérifia l'amarrage des deux bonbonnes de gaz de part et d'autre du siège et commença la procédure. Le moteur partit du premier coup mais elle le laissa tourner quelques minutes au ralenti, histoire de le chauffer bien sûr, mais aussi pour attendre que le vent soit bien établi.

Les queues de Mistral commençaient à se stabiliser. C'était l'instant délicat. Elle allait enfin savoir si Fabien avait été à la hauteur de la situation. Elle embraya le pré-lanceur et le rotor se mit lentement en rotation.

Fabien ! quelle histoire ! Après les événements du quinze août dernier, la pression sur la République des Oiseaux n'avait cessé de croître, faisant même craindre l'envoi massif de troupes et des bombardements intensifs comme cela s'était produit l'année de sa naissance. Pourtant, l'administration centrale relayée par les potentats locaux de Nîmes s'était contentée d'organiser des patrouilles régulières par des hélicoptères de combat, paralysant momentanément l'activité d'une région qui s'était structurée autour du transport aérien.

Puis, nécessité vitale oblige, chacun avait appris à déjouer l'agressivité de ces gros oiseaux qui refusaient de s'engager dans des corps à corps au ras du sol et dont les missiles ne trouvaient que rarement une acquisition. Certains membres de la communauté avaient même entrepris de leur tenir tête dans une lutte pourtant inégale. Les plus jeunes en firent un sport régional.

Fabien était bien le dernier pilote militaire ayant depuis survolé la région et figurait depuis en KIA (killed in action, mort en opération) sur les statistiques de l'aéronavale. Flap-flap n'était pas peu fière de son exploit.

Les faits remontaient au mois dernier, juste après les premières chutes de neige. Malgré l'interdiction parentale, histoire d'innover, Césarine était sortie pour faire la tournée des copains. C'est bien une idée de vieux que de penser qu'il est possible de passer vingt-quatre heures clouée au sol ! Les choses s'étaient plutôt bien passées et elle rentrait tranquillement en suivant l'ancienne voie de chemin de fer quand son attention fut attirée par un battement nettement plus puissant que le doux « flap-flap » de l'autogire. En bottant sévèrement du pied gauche, elle put constater de visu ce qu'elle avait déjà deviné : deux hélicos traversaient la vallée et fondaient droit sur elle.

C'était la première fois qu'elle en rencontrait lors d'un vol. Elle eut soudain peur d'avoir peur.

Si le premier ne lui inspirait pas trop de craintes, elle identifia immédiatement le second comme une de ces redoutables machines lourdement armées qui semaient la terreur depuis près de quatre mois dans

toute la région. Le petit appareil d'observation prit du champ afin de se tenir à l'écart du combat. Flap-Flap en théorie savait quoi faire. En théorie seulement.

Elle devina plus qu'elle ne perçut la mise à feu du missile. D'instinct, elle tira le manche à elle en même temps qu'elle appuyait sur le palonnier droit et mit les gaz à fond. L'effet fut aussi brutal qu'immédiat. Le rotor prit une centaine de tours supplémentaires et l'autogire se trouva propulsé une dizaine de mètres plus haut. C'est en voyant le missile faire demi tour qu'elle réalisa à quoi elle venait d'échapper. Elle n'avait pourtant réussi que la moitié de la manœuvre puisque l'engin de mort, au lieu d'avoir percuté la montagne cherchait maintenant une nouvelle acquisition. Il ne chercha d'ailleurs pas longtemps puisque le gros hélicoptère, tellement plus chaud que les deux autres aéronefs lui fournit une cible de choix .

Césarine faillit perdre le contrôle du vol sous le souffle de l'explosion. Puis il fallut aviser. L'autre appareil, après un instant de surprise, reprit la chasse à son tour. Elle ne commit pas deux fois la même erreur et plongea résolument au ras de la voie ferrée. L'autre la suivit. Leur vitesse n'étant pas très différente et Flap-Flap ayant l'avantage de connaître le terrain, elle réussit à maintenir un écart suffisant pour éviter les tirs sporadiques de mitrailleuse que lui décochait son poursuivant. Déjà, une idée germait dans son esprit.

Le chemin de fer longeait maintenant le lac de Villefort. Le pilote de l'hélico peinait visiblement pour tenir son appareil dans l'étroite trouée de végétation ; il était mûr !

Après une ultime courbe sur la droite, la voie s'élançait au dessus du lac sur un superbe viaduc en pierres, plus que centenaire, qui dominait l'eau d'une trentaine de mètres. Flap-Flap bondit de côté laissa l'autogire s'enfoncer avant de remettre les gaz pour se glisser entre les piles du pont.

Après vingt minutes de ce petit jeu, le poursuivant avait jaugé son adversaire et, en pilote de combat aguerri, il avait anticipé la manœuvre. Césarine n'en espérait pas tant. Si le petit autogire était passé sans problème sous l'arche étroite, le rotor de l'hélicoptère, sensiblement plus grand, frotta la pierre et rompit son équilibre. Il s'ensuivit un ballet désordonné que le pilote ne put entièrement maîtriser. Le retour au sol fut pour le moins brutal. Le cockpit explosa sous le choc mais le rotor continua de tourner quelques instants. Césarine eut encore le temps de voir

le pilote qui tentait d'extraire son passager coincé dans la carcasse de l'appareil.

Son répit fut de courte durée. Un nouveau mouvement dans le ciel, plus à l'est, indiquait que le reste de la patrouille rappliquait et Flap-Flap n'envisageait pas de tenter une seconde fois sa chance. Elle avisa le tunnel après le viaduc et posa son appareil juste devant l'entrée. Après avoir freiné le rotor et l'avoir orienté dans le sens de la marche, elle poussa le régime moteur et s'engagea d'une trentaine de mètres sous la terre.

Prudemment, après avoir coupé le contact, elle se glissa jusqu'à l'entrée pour assister à la récupération des pilotes. Quelle ne fut pas sa surprise quand elle arriva sous la lumière du jour et qu'elle vit les deux hélicos en vol stationnaire qui mitraillaient consciencieusement la zone où les deux pilotes s'étaient réfugiés.

Le calme revint avec la tombée de la nuit.

Césarine attendit encore près d'une heure tapie dans le noir, puis, en retenant sa respiration, elle descendit vers l'emplacement du crash, sur l'ancienne route, au ras du lac. Elle trouva tout d'abord les débris de l'hélico qui brillaient sous la lune. Autour, la végétation semblait passée au mixer. Plus loin, le corps déchiqueté d'un des pilotes gisait au milieu d'une tache sombre qui contrastait avec la blancheur de la neige.

Elle eut soudain très peur et faillit se mettre à courir. C'était le premier mort qu'elle voyait de près. Si elle ne bondit pas aussitôt, c'est qu'une terreur plus grande encore la tint clouée au sol. Depuis quelques secondes, elle percevait nettement, juste derrière elle, une respiration saccadée et irrégulière. Elle n'osait ni bouger ni même se retourner. Il lui sembla que cela s'arrêtait et qu'on l'appelait à travers un chuchotement.

Elle s'entendit répondre à haute voix : « Flap-Flap, s'il voulait te tuer, tu ne serais déjà plus là ! »

Elle fit volte-face et se retrouva devant un visage sanguinolent qui tentait désespérément de grimacer un sourire. L'homme qui ne devait guère avoir plus de vingt-cinq ans était coincé sous les rochers qui en tombant lui avaient sauvé la vie. Césarine aurait voulu lui parler, mais elle ne parvenait à articuler aucun son.

Elle se releva pour s'enfuir mais l'homme perdit connaissance et sa tête retomba sur sa poitrine. Elle sentit deux grosses larmes couler sur ses joues.

Elle n'avait pas réussi à dégager seule les roches qui bloquaient le pilote blessé. Aussi, après avoir arrêté l'hémorragie, elle était allée chercher du secours chez Robert-Pierre qu'elle n'avait quitté que quelques heures auparavant. A deux, ils avaient sorti le pilote inanimé de sa gangue de pierre et l'avaient hissé sur le siège droit de l'autogire. L'appareil sous la poussée du moteur avait rebondi de traverse en traverse jusqu'à la sortie du tunnel. A l'entrée du bourg, dans la pente bitumée mangée d'herbe qui restait de l'ancienne route de Mende, Flap-Flap avait réussi à faire décoller l'appareil pourtant lourdement chargé.

Césarine se concentrait. Dans la nuit noire, elle pilotait au jugé. En arrivant devant le mas, contrairement aux règles de sécurité les plus élémentaires, toutes les lumières étaient restées allumées. Elle posa droit devant elle, tant pis pour les fleurs de sa grand-mère.

Elle ne comprenait rien à ce qui venait de lui arriver. Elle regarda Che et l'Ancêtre emmener l'homme à qui elle venait de sauver la vie et dont elle ne savait rien. Elle monta dans sa chambre et sombra dans un profond sommeil.

Il était près de quatorze heures quand elle émergea et descendit dans la grande salle. L'homme était assis à table et racontait. Il s'appelait Fabien.

Sorti classé de ses études d'ingénieur, il avait dû s'engager dans l'armée pour réaliser son rêve : devenir pilote. Allergique à la violence, il avait réussi jusqu'ici à ne travailler que sur des missions d'observation. C'est au retour d'une de ces opérations que le chef d'escadrille avait ordonné un changement de cap. Césarine connaissait la suite.

Fabien paraissait soulagé. Il commençait à comprendre pourquoi les pilotes abattus n'avaient jamais reparu.

Puis les semaines avaient passé, et réalisant qu'il n'y avait plus de place pour lui dans l'armée qui avait tenté de l'éliminer après son crash, il s'était petit à petit installé au sein de la communauté qui l'avait recueilli. Flap-Flap qui estimait avoir des droits sur celui qu'elle avait sauvé lui avait présenté Gérald, un autre pilote qui lors d'une panne moteur avait perdu son appareil au milieu de la République des Oiseaux. Lui aussi avait été mitraillé après son accident. Depuis qu'elle avait découvert que « l'ennemi » ne gardait pas de prisonniers mais les expulsait ou les intégrait suivant leur demande, l'armée avait pris pour règle de ne pas laisser de soldat vivant au milieu de ce territoire.

Après d'âpres négociations, l'Ancêtre avait fini par accepter d'organiser une expédition pour récupérer certains restes de l'hélico. Fabien qui dirigeait les opérations sélectionnait les pièces en fonction des demandes de Césarine.

Césarine n'en croyait pas ses yeux. Le rotor approchait les cinq cents tours sans que les pales prises sur l'hélico et rectifiées par Fabien ne provoquent la moindre vibration. Elle poussa lentement le collectif de pas et l'appareil s'allégea immédiatement. Quelques secondes après, elle survolait la vallée sans même avoir dû rouler. C'était parti.

Après quelques contrôles de routine, elle sauta la crête pour remonter la vallée de la Cèze et s'engager dans la faille de Villefort. L'Ancêtre avait été formel. Elle devait suivre les vallées tout en évitant les agglomérations. En contournant Langogne, elle réalisa qu'elle n'était jamais remontée aussi loin vers le nord. Cent mètres plus bas, les bulls et les scrapers abandonnés depuis l'arrêt forcé des travaux de réfection de la route semblaient attendre des jours meilleurs.

Elle savait que le passage délicat se situerait à Loudes, l'aérodrome du Puy en Velay. C'était le seul contact qu'ils avaient pu trouver pour alimenter l'autogire en propane et lui régler sa carburation. Après avoir identifié les balises d'approche, elle effectua un large tour au delà des installations militaires pour repérer le signal. Elle reconnut la fumée orange, très discrète dans le jour naissant. Elle posa l'appareil comme convenu entre les deux brûlots et attendit l'arrivée du triporteur.

L'homme avait bien dû passer les quatre-vingts ans, et pas depuis la veille. Il avait un sourire affable et des gestes précis, mais il ne fallait pas compter sur lui pour assurer la conversation. De fait, en quelques minutes, Flap-Flap était de nouveau prête au départ. C'est à peine s'il se fendit d'un « bonne chance ! » avant de la laisser partir.

Elle savait qu'elle n'avait dès lors plus le droit à l'erreur. Désormais, elle se trouvait en terre hostile et d'ici Clermont, il valait mieux éviter les mauvaises rencontres. C'est à dire éviter toutes les rencontres. Fabien lui avait préparé « un petit itinéraire tranquille » qui, de relais en relais, devait lui permettre de rejoindre Paris sans encombres.

Sans Fabien, cette escapade n'aurait même pas été envisageable. Après avoir aidé Césarine à transformer son autogire avec les restes de l'hélico abattu, c'était lui qui avait pu trouver chaque contact en fonction de

l'autonomie de l'appareil, c'était encore lui qui avait suggéré de voler au propane dès Loudes afin d'utiliser les recharges toutes prêtes, disponibles dans tout le pays en dehors de la « République ». C'était encore lui qui avait fourni l'adresse parisienne et la procédure d'approche.

La grand-mère de Césarine était sceptique et se méfiait de l'étranger tombé tellement à propos qui connaissait autant de choses sur les milieux clandestins du pays.

Un dernier saut par dessus les monts du Livradois, la plaine de Limagne qui n'en finit pas, Riom pour trouver deux nouvelles recharges de gaz, puis la vallée de l'Allier direction Nevers et la Loire jusqu'à Orléans. Elle y était attendue pour déjeuner sur le coup de midi. Sans trop forcer l'allure, au rythme des ravitaillements, elle devait pouvoir tenir les délais. La suite serait sûrement plus difficile, et Flap-Flap redoutait particulièrement la traversée de la Beauce qui ne lui offrirait pratiquement aucune protection.

Déjà se profilaient les premiers faubourgs de Saint Jean de Braye. Césarine se rapprocha encore du sol et obliqua vers le nord. D'après les consignes de Fabien, il lui suffisait de suivre les bâtisses périphériques de l'agglomération Orléanaise jusqu'à ce qu'elle rencontre le monorail en béton. Le rendez-vous était fixé dans une petite ferme, une quinzaine de kilomètres plus au nord. Il faudrait attendre le soir pour aller plus avant.

Malgré son appréhension, elle posa l'autogire presque sur place au milieu de la cour de ferme. Aussitôt, une nuée de gamins d'environ dix ans se précipita pour l'accueillir et mettre l'appareil à couvert. On lui proposa de manger, de dormir, de se rafraîchir, de...

Césarine coupa court et demanda à parler au maître de céans ou même à son épouse. Elle n'eut droit pour toute réponse qu'à de grands éclats de rire et la marmaille disparut. Elle resta seule dans la pièce avec comme seule compagnie le crépitement du feu dans la cheminée.

C'est entendant le ronronnement d'un diesel dans la cour qu'elle réalisa qu'elle s'était assoupie. Elle s'approcha de la fenêtre pour détailler le véhicule. C'était une petite camionnette vitrée, bleue, munie d'un gyrophare tout aussi bleu. Flap-Flap n'avait jamais rien vu de semblable, mais la coupe des uniformes ne lui laissa aucun doute. Maintenant que le groupe des gamins s'était un peu déplacé, elle distinguait nettement le sigle de la gendarmerie. Elle s'enfonça un peu plus derrière les rideaux dans l'embrasure de la fenêtre. Elle percevait mal les voix graves des représentants des forces de l'ordre, mais les dénégations bruyantes des

enfants ne lui laissaient aucun doute : elle avait été repérée et ils étaient à sa recherche.

Après un coup d'œil circulaire sur les engins agricoles, les képis allèrent ailleurs poursuivre leur recherches. La frêle structure de l'autogire, affublée du peigne rotatif d'une herse à foin, était passée pour un outil normal en ces lieux. A la décharge des gendarmes, il est vrai que, privé de son rotor qui disparaissait intégralement dans le foin de deux charrettes, il fallait bien savoir ce qu'on cherchait pour reconnaître dans ces quelques tubes un quelconque engin volant.

Deux des enfants revinrent la voir pour lui signifier que le danger était passé et que Paulo et Elvire reviendraient vers dix-sept heures. Elle retourna s'asseoir pendant que les enfants sortaient et entreprit de se réciter le message dont elle était porteuse. C'était la première fois qu'on lui confiait une mission, et son rôle dans les événements de l'été n'était sans doute pas sans relation avec cette preuve de confiance. Elle espérait bien être à la hauteur.

Paulo avait toute la panoplie du paysan. Des mains calleuses à la casquette, de la veste de tweed élimée à la moustache jaunie par les gitanes papier maïs, de son air emprunté à son élocution hésitante, tout indiquait le natif de la campagne.

Elvire à l'inverse, vêtue de court et maquillée outrageusement, pourvue d'un accent des faubourgs, rappelait à Césarine les filles qu'elle rencontrait lors de la grande foire d'Alès. Elle aurait pu être la fille de Paulo, mais leurs attitudes ne laissaient aucune équivoque sur l'intimité de leurs relations.

L'homme alla droit à l'évier sans même prêter la moindre attention à l'intruse. Sa femme se posta devant la fenêtre. C'est Paulo qui rompit le silence :

- Tu désires un verre d'eau ?  
Flap-Flap identifia la phrase de code.
- Avec un peu de grenadine... s'il vous plaît.
- Et te faut-il une paille ?
- Ce sera plus commode, je vous remercie.

Elle se retint pour ne pas rire, mais ses hôtes, eux, ne plaisantaient pas. Ils avaient passé leur journée à rouler la terre d'un champ à la barbe des gendarmes pour lui préparer une piste, face au vent. Il lui faudrait en effet un peu plus de distance en fonction de la quantité de carburant dont elle

aurait besoin. Dès son départ, ils retourneraient labourer la parcelle pour effacer toute trace de son passage.

Césarine avait quelques difficultés à imaginer cette activité rebelle clandestine sous la surveillance directe de l'autorité centrale. Née dans une région qui dans les faits avait conquis son autonomie, elle avait vécu depuis quinze ans sans se préoccuper de savoir qui exerçait réellement le pouvoir. Elle n'avait même pas conscience de mener une vie subversive.

Elle réalisa soudainement que l'atmosphère avait changé. Sitôt les phrases de reconnaissance échangées, Elvire avait affiché un grand sourire et s'était installée face à elle, les coudes plantés sur la table, les joues reposant dans la paume de ses mains.

- Alors, c'est comment là-bas ?

Après un temps d'hésitation, Flap-Flap réalisa la quantité d'espoir qui se cachait derrière la question, et ne parvint pas à trouver ses mots.

- C'est... normal... oui, normal.

Quelques larmes silencieuses coulèrent sur les joues d'Elvire, entraînant au passage un surplus de maquillage. Paulo, percevant la détresse des deux jeunes femmes qui ne parvenaient pas à communiquer, accourut à leur secours, reformulant les questions, explicitant les réponses et traduisant les expressions régionales.

Ils échangeaient ainsi les moments simples de leur quotidien, si proche par l'idéal qui les guidait, si différent par sa réalité, quand l'un des enfants qui l'avaient accueillie vint annoncer que la machine était prête. Césarine serra longuement ses hôtes dans ses bras avant de se laisser remorquer par le tracteur jusqu'à l'aire de décollage. Dans cet univers rural mécanisé, c'était plus discret que le petit moteur à gaz, et chaque litre de propane pouvait se révéler indispensable.

Flap-Flap scrutait les ténèbres avec inquiétude. Bien-sûr, cela la rendait pratiquement invisible, mais comment survoler, dans le noir absolu, une région qu'elle ne connaissait même pas ? Le tracteur venait de s'immobiliser. Elle devait être en bout de piste. Elle avait surtout l'impression d'être nulle part.

Paulo, après avoir décroché la remorque et dégagé son véhicule, revint vers elle de son pas lent de paysan. Césarine lui fit part de ses appréhensions.

- T'inquiète-pas, fillette, tu restes centrée sur la RN 20 à deux cents pieds, le flot des phares te guidera sans problème.
- Et pour décoller ?
- Fais-moi signe quand tu sera prête.
- Mais....

Paulo s'éloignait déjà, quand il sembla se raviser. Après une hésitation, il se retourna. Il semblait chercher ses mots.

- Ah, au fait, ta mère a appelé... par radio... elle te souhaite bonne chance.

Sans attendre de réponse, il poursuivit son chemin et Flap-Flap se retrouva de nouveau seule. Moteur... Césarine s'assura qu'il tenait un régime constant avant de prélaner le rotor. Il faisait toujours aussi noir. Trois cent tours. Le rotor miaulait et l'autogire perdait de sa stabilité. Elle ne savait plus trop quoi faire et s'apprêtait à laisser chuter le régime quand une multitude de minuscules torches au magnésium dessinèrent un ruban long d'une centaine de mètres.

Elle poussa machinalement la manette des gaz à fond, sachant que l'illumination ne durerait que quelques secondes, la persistance de l'image rétinienne faisant le reste. Pour les spectateurs éventuels, il ne s'agirait que d'un éclair de flash ou d'un signe avant coureur de l'orage.

La silhouette fantomatique du monorail, survivance d'une idée saugrenue de la moitié du siècle dernier, lui servit de guide pour un vol près du sol sur quelques kilomètres, puis elle afficha l'altitude prévue et rejoignit le ruban lumineux qu'elle devrait suivre pendant près d'une heure.

Elle eut une pensée émue pour ceux qu'elle venait de quitter et qu'elle ne reverrait sûrement jamais. Elvire qui ne devait être son aînée que de quelques années mais dont la détermination n'avait d'égal que sa sensibilité à fleur de peau. Paulo, sa cinquantaine nonchalante et son sourire triste. Et tous ces gamins sortis d'elle ne savait où mais qui eux savaient toujours ce qu'ils avaient à faire.

Elle se ravisa, son pilotage laissait à désirer. Robert-Pierre l'aurait encore chambrée :

- Tu vois, en avion, tu laisses aller, ça vole tout seul !

Elle prit un peu de hauteur pour identifier l'échangeur routier qu'elle devinait au loin. Pas de doute, elle arrivait aux abords de Linas et il allait falloir contourner l'agglomération par l'est jusqu'à la Seine. Elle avait peine à croire que personne ne l'ait repérée. Il faut dire que depuis son départ, elle n'avait pas croisé un seul aéronef. A se demander si ces gens là savaient voler ! Même les militaires désertaient le ciel ! Elle avait bien distingué les traces de condensation qui révélaient en altitude le passage d'avions de ligne, mais comme elle ne les avaient toujours vu que de très loin, elle se demandait vraiment si leurs déplacements avaient quelque chose à voir avec son activité favorite.

La fatigue se faisait sentir. Depuis la pause de Fleury, elle ne réussissait plus à se concentrer en permanence. La nuit aurait pourtant dû renforcer sa vigilance. L'alti indiquait plus de mille pieds. Ce n'était pas sérieux !

Flap-Flap faillit perdre le contrôle de l'appareil sous l'effet de la surprise. Il faisait jour ! Enfin, l'autogire était éclairé comme en plein jour, mais le puissant flot de lumière qui s'intensifiait dans un vacarme grandissant venait distinctement de sa gauche. Elle mit violemment du pied de ce côté et se retrouva face aux projecteurs qui l'aveuglaient. C'était énorme et ça venait droit sur elle.

Césarine coupa les gaz et mit le collectif de pas à zéro. L'autogire s'enfonça aussitôt et sortit du faisceau des projecteurs. Le Boeing passa moins de dix mètres au dessus d'elle en générant de sévères turbulences. Ça, c'était violent, mais au moins, elle savait comment faire. Ainsi, c'était ça ! Elle n'imaginait pas que cela eut pu être si gros. Quand à savoir comment et pourquoi ça volait, c'était la dernière de ses préoccupations.

Elle était bien trop nord. Si elle continuait comme ça, elle aborderait la capitale en survolant la base d'hélicos de Montlhéry ou les pistes d'Orly. Autant se jeter dans la gueule du loup ! Elle se ressaisit et se rapprocha du sol pour effectuer le contournement.

Le ruban d'argent du fleuve lui apparut d'un coup, juste derrière un petit bois. Elle appliqua cette fois les consignes de Fabien à la lettre et frôla la surface de l'eau. Elle ne devait reprendre d'altitude que pour franchir les ponts. Elle avait promis. Enfin... s'il y avait assez de place dessous... elle ne voyait pas pourquoi...

Après le confluent de la Marne, tout ses sens furent en éveil. Paris ! Quinze jours plus tôt, elle n'aurait pas imaginé venir ici un jour. Elle avait l'impression de rêver. Elle largua dans l'eau, comme prévu, les deux

bonbonnes vides de gaz afin d'alléger l'appareil et de lui rendre son agilité. Elle reconnut au passage les grandes structures de Bercy et les ruines carbonisées de la Très Grande Bibliothèque dont l'ancêtre lui avait parlé. Puis il fallut ouvrir l'œil pour ne pas perdre de vitesse.

Elle eut un petit pincement en reconnaissant les tours de Notre-Dame. Il ne fallait pas manquer les repères. Le pont Alexandre III et ses réverbères ouvragés, les Invalides, et le pont de l'Alma... Dessous ! elle se l'était promis. Le Zouave ne cafterait pas. Une dernière passerelle et la Tour Eiffel lui apparut.

Douze minutes de retard ! Pourvu qu'ils soient encore là ! Elle tira sur le manche et s'engagea entre les pieds de la grande dame de fer. C'est vrai qu'il y a de la place, mais c'est plus impressionnant que sous le viaduc de Chamborigaud. De toutes façons, c'était le premier des signes de reconnaissance, même si c'était elle qui en avait eu l'idée.

Puis elle franchit la Seine et remonta l'avenue Kléber en essayant de ne pas voler plus haut que les toits. Elle allait enfin savoir. Elle distinguait nettement la silhouette illuminée de l'Arc de Triomphe. Mille mètres, cinq cents mètres, deux cents... Au moment où elle entra sur la place de l'Etoile, le monument s'éteignit. Flap-Flap respira enfin et acheva de contourner l'édifice. Elle remit les gaz à fond pour s'engager dans l'avenue Victor Hugo puis coupa le contact pour se poser sans bruit sur la tache blanche peinte sur la chaussée.

A peine avait-elle freiné le rotor qu'une nuée de gamins fondirent sur l'autogire afin de le hisser dans un camion auquel elle n'avait pas prêté attention. Elle s'entendit réclamer machinalement de la grenadine au plus âgé d'entre eux qui lui proposait un verre d'eau. Elle était arrivée.

Le ballet des hélicoptères et de leurs projecteurs commença moins d'une minute après la fermeture des portes. Déjà, le camion prenait de la vitesse.

Césarine n'arrivait pas à croire qu'elle était passée sans encombres. Elle s'était portée volontaire par défi, et ses exploits récents avaient emporté la décision. Un coup d'œil au mano : il lui restait dix minutes d'autonomie. Elle s'endormit sur le siège de l'appareil, bercée par le doux balancement du camion sans même penser à défaire les sangles de sa ceinture.